

Jean-Pierre Allali
Haim Musicant

70 figures d'Israël

1948-2018

Préface de Marek Halter

Ouvrage publié avec le soutien du Crif

Éditions Glyphe

LES ISRAÉLIENS

Préface de Marek Halter

ISRAËL A SOIXANTE-DIX ANS. De nombreux livres lui ont été consacrés. Mais qui sont les Israéliens ? Mes amis Jean-Pierre Allali et Haïm Musicant se sont attelés à répondre à cette question. Avec bonheur. Ils nous présentent dans cet ouvrage soixante-dix d'entre eux. Soixante-dix, en écho au nombre d'années même de l'État juif.

Mais ne faut-il pas préciser qu'il s'agit là de l'État juif moderne ? En réalité, Israël est né en l'an 1025 avant notre ère, quand les anciens des douze tribus d'Israël, établis sur le territoire qui s'étendait entre la Syrie et l'Égypte, vinrent à Ramah voir le vieux Samuel, le dernier des juges, pour lui réclamer un roi. Sur l'ordre de Dieu, il désigna Saül.

Il y a des vieux pays qui renaissent à leur modernité, comme l'Égypte précisément, royaume cinq fois millénaire, dont l'histoire se ralluma avec la libération de l'occupation britannique.

Essayer, donc, de comprendre ces Israéliens, ces hommes et ces femmes qui vivent sur des vestiges où se croisent les siècles et qui, en même temps, créent tous les jours de nouvelles start-up grâce auxquelles ils se propulsent à la tête des pays les plus développés, est une gageure.

Jean-Pierre Allali et Haïm Musicant annoncent leur projet : désir d'un avenir faste pour ce pays qu'ils admirent mais aussi aspiration à la paix dans la région pour laquelle se sont battus et se battent encore



plusieurs héros de ces pages : Yitzhak Rabin, Shimon Peres, Amos Oz, Avraham Yehoshua ou David Grossman...

Parmi ces soixante-dix figures israéliennes choisies par les auteurs, il y a tout d'abord ceux qui forgèrent l'histoire de leur pays, David Ben Gourion, Golda Meir – que j'aimais beaucoup personnellement –, Ariel Sharon, mais aussi des artistes, des intellectuels, qui représentent la diversité de cet État habité par près de neuf millions de citoyens, y compris la minorité arabe, incarnée, dans ce livre, par la chanteuse Nasreen Quadri.

Présenter, comme l'ont fait Jean-Pierre Allali et Haïm Musicant, un peuple à travers des destins individuels est un exercice passionnant. Parmi ces Israéliens, il y a ceux qui sont venus de tous les coins du monde et ceux qui n'ont jamais quitté la terre de leurs ancêtres. Cette terre, chantée par les prophètes d'Israël, auxquels, ô surprise, s'est même joint Mahomet. Ainsi les paroles de Moïse restituées par le Coran (V, 21) : « Entrez dans la terre sainte que Dieu vous a prescrite. Et ne revenez point sur vos pas car vous retournerez perdants. »

Il n'y avait définitivement pas que Theodor Herzl ou Max Nordau, présents eux aussi dans ce livre, pour rappeler le lien entre le peuple et la terre d'Israël. Il y avait aussi un grand écrivain français, l'auteur du *Génie du christianisme*, François-René de Chateaubriand, qui, lors d'un voyage à Jérusalem en 1806, il y a plus de deux siècles, décrivit les Juifs comme « les légitimes maîtres de la Judée ».

J'ai toujours refusé l'idée, si répandue en Occident, selon laquelle la création de l'État d'Israël aurait été l'aboutissement de la Shoah. Ou, pire encore, une prime, une sorte de dédommagement du massacre dont les Juifs furent victimes. Née de la mauvaise conscience des Occidentaux et de la frustration des Arabes, cette pensée est terrifiante : la Shoah devient une sorte de purgatoire, passage obligé pour un peuple de pécheurs qui quémandent le paradis. Conception historiquement fautive de surcroît, car, loin d'avoir aidé à la création de l'État d'Israël, la Shoah a, au contraire, tari la source même dans laquelle le sionisme aurait pu puiser des générations de pionniers.

La réalité est tout autre. Israël, comme chacun des pays en lutte pour son indépendance, ne doit sa création qu'au combat et à la mobilisation de sa propre population contre le pouvoir colonial. Combat souvent violent et dont la victoire sonna le glas de l'empire



britannique. Il faut lire sur la question l'échange de lettres entre Ben Gourion et Gandhi, accomplissant, simultanément, le difficile travail de la décolonisation.

En fait, les structures de l'État d'Israël existaient dès les années 1930. Bien avant la guerre, on y trouvait un réseau puissant de communes agricoles, les kibboutzim; une centrale syndicale moderne, la Histadrout; une caisse de sécurité sociale, la Koupat Holim; une industrie, des partis politiques, une presse libre, un système scolaire et universitaire, un gouvernement et un parlement (officieux, bien entendu), enfin une armée. L'armée clandestine qui a, du reste, participé à la guerre contre le nazisme, les brigades et les commandos intégrés à l'armée britannique dans le désert de Libye, par exemple, contre l'armée de Rommel. L'une de ces brigades est même parvenue à parachuter plusieurs de ses membres en Europe, comme Hannah Szenes, qui figure elle aussi dans ce livre, pour y organiser la résistance juive. C'est pourquoi, en 1947, la nation israélienne a perçu l'acte de reconnaissance par les Nations unies comme la confirmation d'un état de fait et non comme un cadeau, ou encore moins comme l'acquittement d'une dette.

Quand on parcourt le livre de Jean-Pierre Allali et de Haïm Musicant, on découvre un Israël ô combien différent de ce que l'on s'imagine au regard de ce que l'on trouve à la une de la presse mondiale. À travers ces portraits d'Israéliens, on découvre une nation une et multiple, fascinante dans sa créativité et dans sa diversité. Et je pense, avec Chateaubriand, que «si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, ce caractère est ici.»

SOMMAIRE

Préambule..... 17

PÈRES FONDATEURS

Theodor Herzl..... 21

Max Nordau..... 27

Edmond De Rothschild..... 31

Éliezer Ben Yéhouda..... 34

Joseph Trumpeldor..... 39

Akiva Arieh Weiss..... 41

Meïr Dizengoff..... 44

Abraham Isaac Kook..... 47

Henrietta Szold..... 49

Vladimir Zeev Jabotinsky..... 52

À LA TÊTE DE L'ÉTAT

David Ben Gourion..... 57

Golda Meïr..... 60

Shimon Peres..... 64

Haïm Weizmann..... 67

Haïm Vivian Herzog.....	69
Moshé Dayan.....	71
Yitzhak Rabin.....	74
Amnon Lipkin-Shahak.....	77
Levi Eshkol.....	80
Shlomo Hillel.....	83
Menahem Begin.....	86
Ariel Sharon.....	93
Isser Harel.....	97
Teddy Kollek.....	100
Reuven Rivlin.....	103
Benyamin Netanyahu.....	106

LA PAROLE ET L'ÉCRIT

Naphtali Herz Imber.....	113
Martin Buber.....	116
Haïm Nahman Bialik.....	121
Bentzion Netanyahu.....	125
Léon Yéhouda Ashkénazi.....	127
André Chouraqui.....	131
Shmuel Yossef Agnon.....	134
Aharon Appelfeld.....	137
Abraham Bouli Yehoshua.....	140
Amos Oz.....	143
David Grossman.....	147
Naomi Ragen.....	151
Ephraïm Kishon.....	153
Hanoch Levin.....	156
Adin Steinsaltz.....	158

HÉROS D'OMBRE ET DE LUMIÈRE

Haïm Arlozorov.....	163
Abba Kovner.....	166
Natan Sharansky.....	171
Ilan Ramon.....	175
Yonathan Netanyahu.....	179
Ruben et Guédalia Finaly.....	182
Gilad Shalit.....	186
Élie Cohen.....	189
Hannah Szenes.....	193

POUR LA CAUSE

Reuven Feuerstein.....	197
Yossi Vardi.....	200
Abie Nathan.....	203
Robert Gamzon.....	206
Ben Ami Carter.....	209
Jean-Jacques Théodore Azaria Rein.....	212
Dan Shechtman.....	215

FACE AU PUBLIC

Itzhak Perlman.....	221
Shlomo Artzi.....	223
Naomi Shemer.....	226
Yaffa Yarkoni.....	229
Izhar Cohen.....	231
Arik Einstein.....	234
Zubin Mehta.....	237
Nasreen Qadri.....	240
Avishai Cohen.....	242

Ysrael Aharoni	245
Ronit Elkabetz.....	247
Alona Barkat.....	250

ANNEXES

Bibliographie.....	255
Chronologie simplifiée	261

PRÉAMBULE

LEST ÉVIDENT qu'au cours de ses soixante-dix années d'existence, l'État moderne d'Israël a généré bien plus que 70 figures exceptionnelles. Mais nous avons cependant voulu, pour des raisons symboliques, nous limiter à ce nombre qui marque un anniversaire important.

Par ailleurs, si la plupart des personnages présentés ici, ont vécu en Israël, certains, tels Theodor Herzl, Max Nordau ou encore Edmond de Rothschild, n'ont pas connu l'Israël ressuscité qu'ils appelaient de leurs vœux. Ils méritent néanmoins de figurer au panthéon des « héros » de l'État juif et figurent tout naturellement dans cet ouvrage.

THEODOR HERZL

L'inventeur du sionisme

LE 29 AOÛT 1897, s'ouvrait à Bâle, en Suisse, au sein même du casino de la ville, le premier Congrès sioniste, à l'initiative de Theodor Herzl avec pour objectif la création d'un foyer national pour le peuple juif. À l'issue de ce congrès fondateur, Herzl prononçait ces paroles extraordinairement prémonitoires : « Si je devais résumer le congrès en un mot, je dirais qu'à Bâle, j'ai fondé l'État juif. Si je disais ceci à haute voix aujourd'hui, je serai accueilli par un rire universel. Dans cinq ans peut-être et certainement dans cinquante ans, tout le monde le reconnaîtra. »

Si l'on considère le sionisme, un vocable dont la paternité est généralement attribuée au journaliste Nathan Birnbaum (1864-1937), comme le combat politique pour le rétablissement de la souveraineté nationale juive en Palestine et bien que d'autres théoriciens, comme Yehoudah Alkalai avec *Goral la Adonai* (1857), le rav hongrois Natonek (1813-1893) et Léon Pinsker, auteur de *Autoémancipation* (1882), aient véhiculé des thèses sionistes « avant l'heure », on peut légitimement considérer Theodor Herzl, auteur de *Der Judenstaat* (« L'État des Juifs ») (1896) et de *Altneuland* (« Pays ancien nouveau »; 1902), comme l'inventeur du sionisme moderne qui a mené, après bien des vicissitudes, à la création, en 1948, de l'État d'Israël.

Benyamin Zeev Tivadar Theodor Wolf Herzl est né le 2 mai 1860 à Pest, sur la rive gauche du Danube, qui, quelques années plus tard, en



1872, s'unira à Buda, pour former Budapest, capitale de la Hongrie. À l'époque, une importante communauté juive vit en Hongrie. Cela n'empêche pas un certain antisémitisme. Des mauvaises langues, parlant de Pest, évoquent une «Judapest».

La famille du petit Theodor est traditionaliste, on observe les grandes solennités du calendrier juif. Son grand-père Shimon Leibl, Juif orthodoxe, était le chantre et le bedeau de la synagogue de Zemlin, marié à la fille d'un rabbin réputé, le rav Beilitz.

Son père, Jacob Herzl, est un riche négociant en bois et sa mère, Jeanette Diamant, fine et cultivée, est la femme du monde parfaite. Theodor a une sœur aînée, Pauline, née un an avant lui.

À l'âge de six ans, Theodor est inscrit dans une école religieuse juive. Sur son certificat de fin d'études primaires, on note que l'enfant a de bons résultats tant en hébreu qu'en *kodesh*, matière religieuse. Theodor Herzl, à treize ans, célèbre sa bar mitzwah.

En 1875, il est admis au Lycée évangélique où sont inscrits de nombreux jeunes gens de la ville.

1878. Le drame. Pauline, atteinte par le typhus, meurt après trois jours de maladie. Jacob et Jeanette Herzl qui envisageaient déjà de quitter Budapest, décident de tirer un trait sur leur passé en s'installant à Vienne.

C'est là que Theodor entreprend des études de droit à l'Université de Vienne. Il en sortira en 1884 avec le titre de docteur. À Vienne, il fréquente assidument les cercles littéraires et se lie avec de nombreux amis. Il adhère à l'*Akademische Lesehalle* puis à l'association *Albia*, où chaque membre doit choisir un «totem». Herzl, pour ses collègues, devient «Tancrède, duc d'Antioche, prince de Naplouse et de Galilée», un titre amusant mais, pour le moins, prémonitoire.

En août 1894, Herzl entame son année probatoire à la cour du district de Vienne. La route du barreau s'ouvre à lui, mais un an plus tard, le jeune diplômé comprend qu'il n'est pas fait pour les plaidoiries et quitte le barreau. Il réalise que sa vocation, c'est plutôt l'écriture. Il veut écrire, des pièces de théâtre et, qui sait, des romans. Après quelques escapades en Belgique et en Hollande, il rentre à Vienne où il est engagé comme chroniqueur... humoristique! Il voyage encore: Italie, Allemagne. Il collabore un temps au *Wiener Allgemeine Zeitung*.





Theodor Herzl vers 1900, photographié par Carl Pietzner

En 1889, Theodor Herzl épouse Julie Nashauer. Le couple aura trois enfants : Pauline, Hans et Trude, qui sera assassinée au camp de concentration de Theresienstadt.

6 octobre 1891 : nommé correspondant à Paris de la *Neue Freie Presse*, Herzl débarque dans la capitale française. Sa femme et ses enfants le rejoignent et ce petit monde s'installe dans un bel hôtel particulier du XVI^e arrondissement. Le Juif de «Judapest» est rapidement admis dans les cercles, salons et dîners en ville. Il fait la connaissance, entre autres, d'Émile Zola, de Gustave Flaubert, de Marcel Proust, d'Alphonse Daudet et de son fils, Léon. La rencontre avec ces derniers mérite d'être rapportée par le menu.

D'Alphonse, le père, fameux créateur de *Tartarin de Tarascon*, il a traduit en allemand un ouvrage publié à Vienne et l'auteur des *Lettres de mon moulin* lui en est particulièrement reconnaissant. De Léon, le fils, bras droit du chef de l'antisémitisme français, il se gausse, comme il le fait du pamphlet d'Édouard Drumont, *La France Juive*, paru en 1885. « Quel artiste, ce Drumont ! » s'exclame-t-il à la lecture de l'ouvrage.

Nous sommes en 1895, année de la dégradation du capitaine Dreyfus qui jouera, on va le voir, un rôle déterminant dans le cheminement de la pensée de Herzl. Lors d'une discussion à bâtons rompus, Daudet lui lance : « Ne prenez pas cela pour vous, cher ami. Vous êtes, comme qui dirait, l'expression qui confirme la règle, mais je dois vous avouer que je n'aime pas les Juifs ! » Et Daudet d'expliquer que son antipathie est fondée. Les Juifs ont vraiment tous les défauts qu'on leur prête. Ils sont avares, âpres au gain, veules, vivent en autarcie et ne s'intègrent pas...

« C'est vrai », reconnaît Herzl. « Mes frères sont peut-être méprisables et haïssables. Mais les défauts que vous avez relevés ne sont pas de leur faute. Les peuples parmi lesquels ils vivent ne leur ont pas toujours réservé le meilleur accueil. Voyez les pogromes, un peu partout en Europe et ailleurs. Et cette haine antisémite qui se développe. Dreyfus... »

Pendant des heures, Herzl expose son point de vue à Daudet. Les Juifs ont trop souffert à travers les siècles. Ils méritent de vivre enfin en peuple libre, maître de son destin. Médusé, l'écrivain français ne cherche même pas à interrompre le fougueux journaliste

austro-hongrois. Il profite néanmoins d'un instant où Herzl reprend son souffle.

« Mais c'est passionnant. Je n'avais jamais envisagé la question sous cet angle. Vous devriez écrire un ouvrage sur ce thème. »

« C'est presque fait, cher ami. Le projet est en gestation »

« Un roman, bien entendu ? »

« Non, un document, plutôt, une étude sociologique sur la condition des Juifs à travers l'Histoire, notamment sur leur situation actuelle. »

« Dommage ! Il n'y a rien de mieux qu'un roman pour défendre une cause et promouvoir des idées. Voyez Harriet Beecher-Stowe et sa *Case de l'Oncle Tom* !

« En effet. Il se peut, il se peut... »

Chacun des deux hommes regagna son domicile, songeur et tourmenté. Daudet se dit que les Juifs ne sont peut-être pas si mauvais que cela. Il se promet d'en parler, dès le lendemain à son ami Georges Clemenceau. Herzl, lui, de son côté, imagine les contours de son futur *Altneuland*, roman de politique-fiction sur l'avenir du peuple juif. Dans cette conversation, Herzl, évoque, du bout des lèvres l'affaire Dreyfus. Herzl, qui couvre cet épisode tragique pour son journal, assiste, le 5 janvier 1895, à la dégradation du capitaine juif dans la cour de l'École militaire. Il est bouleversé et il ne fait aucun doute, malgré l'opinion de certains commentateurs, que « l'affaire » jouera un rôle déterminant dans sa volonté de mettre sur pied une solution politique à la « question juive ». Il décrira sa vision des choses dans son *Judenstaat* en 1896 et se lance dans une action diplomatique d'importance.

Il prend alors son bâton de pèlerin pour aller à la rencontre de personnalités qui pourraient l'aider dans son entreprise : Edmond de Rothschild, Maurice de Hirsh, Pie X, le roi Victor-Emmanuel III d'Italie, le sultan turc Abdulhamid II, l'empereur Guillaume II d'Allemagne, Joseph Chamberlain...

En 1897, après avoir fondé le journal viennois sioniste *Die Welt* (Le Monde), il organise le premier Congrès sioniste à Bâle. Il met sur pied parallèlement l'Organisation sioniste mondiale dont il sera le président jusqu'à sa mort, en 1904.

La mort de Theodor Herzl qui survient le 3 juillet 1904 dans la ville d'Edlach, près de Vienne, surprend tous ses amis. Le « Khozeh HaMedinah » n'a que 44 ans. De son vivant, Herzl avait demandé

à être inhumé en terre d'Israël quand le peuple juif y aurait fondé un État indépendant. Le 17 août 1949, son corps ainsi que celui de ses parents et de sa sœur ont été transférés au mont qui porte désormais son nom, le mont Herzl. En septembre 2006, les restes de Hans et Pauline les ont rejoints. Quant à Trude Herzl, épouse Nordman, morte à Theresienstadt, sa dépouille n'a jamais été retrouvée. Toutefois, le corps de son fils, Stephen Theodor Nordman a lui aussi été inhumé au Mont Herzl, le 5 décembre 2007.

En Israël, une ville, Herzliya, porte le nom de l'inventeur du sionisme. À travers tout le pays, des rues portent son nom. C'est le cas, également dans plusieurs pays européens. À Paris, le 5 juillet 2006, dans le III^e arrondissement, une place Theodor Herzl a été inaugurée par le maire de Paris, Bertrand Delanoë, en présence du maire de l'arrondissement, Pierre Aidenbaum. Sur la plaque, on peut lire : Place Theodor Herzl. Journaliste et écrivain. Inspirateur du Foyer National Juif.

MAX NORDAU

L'autre père de l'État juif

LORSQUE L'ON ÉVOQUE LES DÉBUTS du sionisme et l'idée de la création d'un État pour les Juifs, c'est, bien évidemment, à Theodor Herzl que l'on pense immédiatement. On occulte, en général, celui qui fut en quelque sorte son *alter ego*, l'autre « père » de l'État juif, Max Nordau. Certes, de nombreuses artères, dans les villes d'Israël, portent son nom, mais l'Histoire a surtout retenu et c'est un peu injuste, le nom de Herzl. Voici l'histoire méconnue de Max Nordau.

Budapest, avril 1849. La Hongrie est en effervescence. Les combats pour l'indépendance du pays font rage. De Buda, l'un des deux quartiers de la capitale, des bombes sont lancées sur Pest, l'autre quartier, situé en contrebas. Comme toujours, la communauté juive est prise entre deux feux et terrorisée. Parmi ses membres, le rabbin Gabriel Südfeld, dont la femme, Rosalie, est enceinte de six mois, choisit de fuir. Le couple quitte Pest pour se réfugier dans une cabane de paysans. Il ne reviendra dans sa demeure qu'une fois le calme revenu. Rosalie Südfeld a failli perdre son enfant, mais la chance était avec elle et, le 28 juillet 1849, elle met au monde le petit Simon Maximilien qui sera enregistré sur les registres synagogaux sous les prénoms de Simha Meïr mais que tout le monde appellera rapidement Simi.

Miraculé des bombardements, l'enfant va rapidement se révéler être d'une intelligence hors du commun, ce qu'on appelle aujourd'hui



un surdoué. À cinq ans, il sait parfaitement lire et écrire. À huit, il a lu tout le Pentateuque et, à neuf, il parle couramment l'hébreu et le judéo-espagnol, langue de son lointain et célèbre ancêtre, Don Isaac Abravanel. Fils de rabbin, c'est tout naturellement que le jeune Simi Südfeld est un Juif strictement observant. Pourtant, un incident somme toute banal va le détourner définitivement de la pratique religieuse. Lors de sa majorité religieuse, la bar mitzwah, il ne baisse pas les yeux pendant la récitation de la prière dite des Cohanim. Or, contrairement à ce qu'il redoutait, rien de fâcheux ne lui arrive alors que les foudres du ciel, lui répétait-on, frapperaient immédiatement tout contrevenant. Il s'éloigne du judaïsme et se considère désormais comme libre penseur. Il obtient une bourse pour le lycée catholique de Pest où il fait ses études secondaires.

1863. Simi Südfeld a 14 ans. Il décide de son avenir et avertit sa famille et ses amis de sa décision : « Je serai écrivain ». Et, de fait, il publie, au cours des ans, des poésies dans diverses revues. Puis le voilà engagé comme critique théâtral et chargé des faits divers dans un périodique en vogue, *Le Salon des Belles Lettres, de l'Art et de la Mode*. Parallèlement, il fait office de précepteur pour les enfants d'une famille richissime de Budapest, les Fuchs. Cela ne l'empêche pas de passer avec succès son baccalauréat et d'entreprendre des études médecine. Et voilà qu'une nouvelle lubie le prend : lui qui parle déjà le hongrois, l'allemand, l'hébreu et le judéo-espagnol, se met à apprendre le latin. Il domine si bien et très rapidement cette langue qu'il est engagé comme secrétaire particulier de l'évêque de Pest. Et c'est ainsi qu'un jeune Juif hongrois est amené à rédiger régulièrement les lettres pastorales du diocèse !

En 1873, un an après la disparition de son père, Simon Maximilien Südfeld, qui écrit depuis peu sous un nom de plume, Max Nordau, décide de faire de ce nom son patronyme officiel. Ce changement d'identité correspond à un début de carrière internationale. Le *Pester Lloyd* le recrute comme correspondant à l'étranger. On le rencontre à Vienne, à Berlin, à Saint-Petersbourg, à Copenhague, à Stockholm ou encore à Londres. Quand il n'est pas en Belgique, on le repère en France. Il se retrouve en Italie, en Espagne et en Islande. Sa compagnie est très recherchée et les salons mondains se disputent sa présence. Il racontera d'ailleurs plus tard ces pérégrinations de journaliste dans un ouvrage, *Du Kremlin à l'Alhambra*.



Après un retour dans sa ville natale, Max Nordau décide de s'installer à Paris. C'est là qu'il débarque avec sa mère et sa sœur Charlotte. Mais, bien qu'il soit médecin, il est obligé de repasser ses examens, faute d'une équivalence de diplômes entre la France et la Hongrie. À force de persévérance, il obtient son titre de docteur en médecine et ouvre un cabinet de psychiatrie. Et s'il ne réussit que modestement dans cette activité professionnelle quelque peu alimentaire, c'est dans l'écriture qu'il va connaître le succès, voire la gloire sur fond de scandale, avec la publication des *Mensonges conventionnels de notre civilisation* (1883), ouvrage qui attaque vivement la société «de consommation» de l'époque et qui sera brûlé publiquement en Autriche et *Dégénérescence* (1895). Son mariage avec une cantatrice danoise, veuve et protestante, Anna Dons, achève d'éloigner celui qui fut le petit Simi, du judaïsme de ses ancêtres.

C'est une visite amicale de Theodor Herzl, qu'il connaît depuis les débuts de l'Affaire Dreyfus, qui va changer le cours de son existence. Rapidement, la visite se transforme en consultation. Et quelle consultation !

Nous sommes en juillet 1895. Herzl, en préambule, annonce la couleur : « Mon ami Shiff dit que je suis fou. C'est le psychiatre que je viens consulter. » Theodor Herzl expose alors longuement à Nordau sa vision de l'avenir du peuple juif. Pendant des heures, Herzl parle sans être interrompu. L'« examen » du patient va en fait durer trois jours. Trois jours et trois nuits au cours desquels les deux hommes s'enferment et discutent sans relâche. À l'issue de cette « consultation » marathon, Herzl lance à son ami : « Alors, qu'en pensez-vous ? Je suis fou, n'est-ce pas ? ». Le diagnostic du psychiatre tombe, inattendu : « Si vous êtes fou, nous sommes deux. Je marche avec vous ! ». Dès lors, Max Nordau retrouve son judaïsme enfoui et son destin se joue désormais aux côtés de Theodor Herzl. Il met tout le poids de sa célébrité dans le monde médical et ses talents d'orateur au service du sionisme. En conjuguant leurs talents, les deux hommes mettent sur pied le premier Congrès sioniste qui se tient à Bâle, en 1897. Ensemble, ils lutteront, tout au long des autres congrès contre les tenants des thèses non territoriales comme Ahad Ha'am. Ensemble, ils proposeront comme pis-aller et contre leur conviction profonde, la solution dite « ougandaise » de l'établissement d'un État juif en terre d'Afrique, faisant pleurer de déception les participants du sixième congrès.

Après la disparition prématurée d'Herzl en 1904 et jusqu'à sa mort, le 22 janvier 1923, Max Nordau lutta sans relâche pour un retour des Juifs sur la terre de leurs ancêtres, le pays d'Israël. Mais, tel Moïse, il ne connut pas le bonheur de fouler la terre du pays de ses rêves. Trois ans après sa disparition, le maire de Tel Aviv, Meïr Dizengoff, fit transférer sa dépouille en Eretz Israël où il repose désormais.